

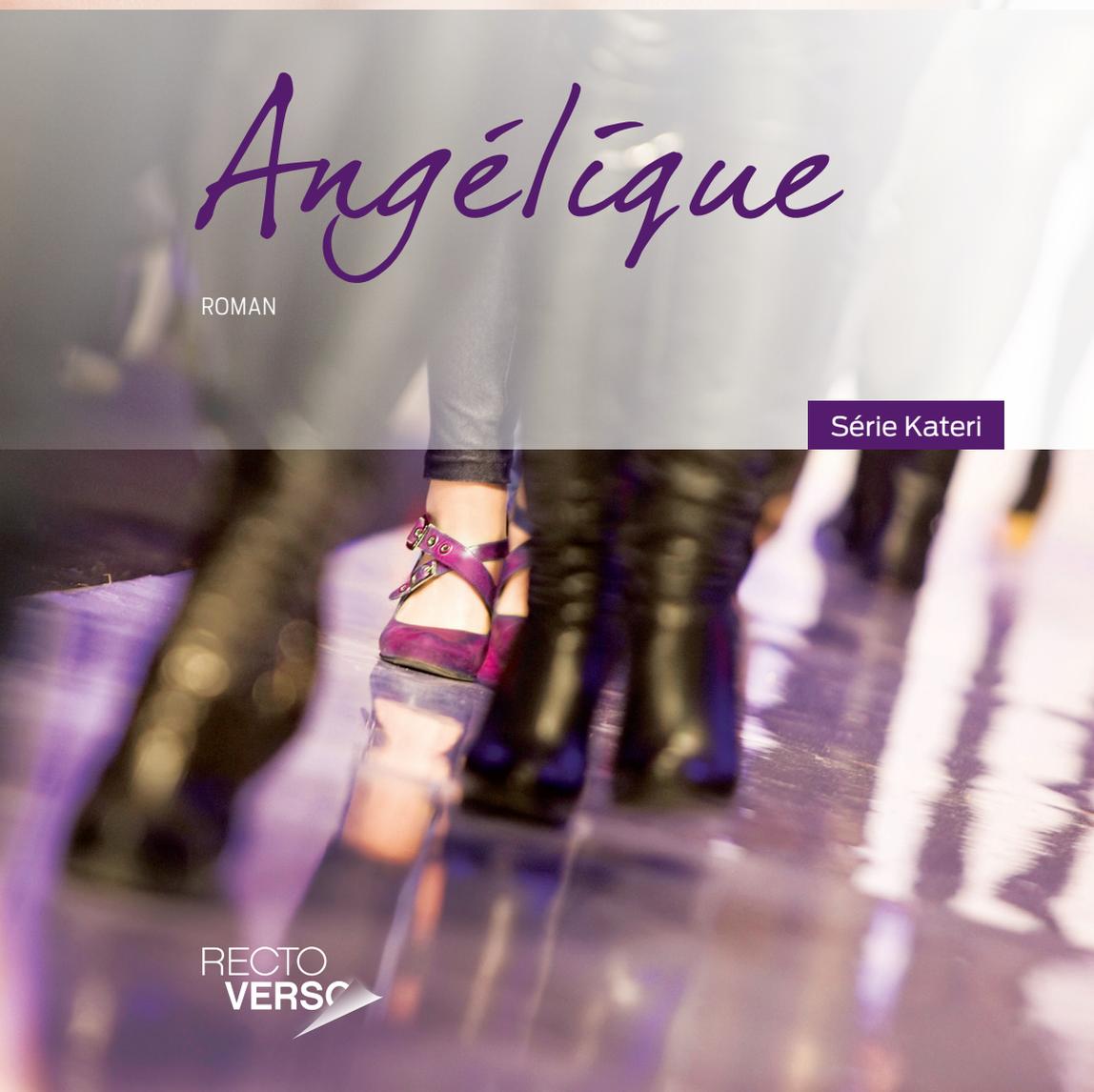


CHRISTINE
LAMER

Angélique

ROMAN

Série Kateri



RECTO
VERSO

Angélique

Édition : Pascale Morin
Correction : Joëlle Bouchard
Infographie : Caroline Richard
Conception de couverture : Ann-Sophie
Caouette

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF :

Pour le Canada et les États-Unis :
MESSAGERIES ADP inc.*
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

10-14

© 2014, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Charron Éditeur inc.
1055 boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone : 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2014
Bibliothèque et Archives nationales du Québec

ISBN 978-2-924259-49-8

Gouvernement du Québec – Programme
de crédit d'impôt pour l'édition de livres
– Gestion SODEC –
www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la
Société de développement des entre-
prises culturelles du Québec pour son
programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du
gouvernement du Canada par l'entremise
du Fonds du livre du Canada pour nos
activités d'édition.

CHRISTINE
LAMER

Angélique

ROMAN

RECTO
VERSO

Une société de Québecor Média

À ma fille Martine, précieuse perle de ma vie.

*Le bonheur est comme un frêle voilier en pleine mer :
il suffit d'un orage pour le détruire.*

Lena Allen-Shore

PREMIÈRE PARTIE: 1986-1991

Chapitre 1

Les fêtards avaient envahi la rue Sainte-Catherine, du Forum de Montréal jusqu'au boulevard Saint-Laurent. Le Tricolore venait de remporter sa vingt-troisième coupe Stanley de son histoire face aux Flames au Saddledome à Calgary. Les partisans enivrés scandaient le surnom du jeune gardien de but de la Sainte-Flanelle, le désormais célèbre mangeur de frites, qui terminait sa première saison dans la Ligue nationale avec brio.

« Vive casseau! C'est un king! Patrick Roy! Le goaler de l'année! »

Mais rapidement, des casseurs s'infiltrèrent parmi la foule. Les policiers, pris au dépourvu et désorganisés, n'arrivaient plus à contrôler la manifestation qui dérapait sérieusement. Un incendie avait éclaté au coin des rues Sainte-Catherine et Crescent. Les bouteilles de bière vides devenaient de dangereux projectiles et plusieurs soûlards s'en donnèrent à cœur joie en les lançant sur les voitures stationnées le long du trottoir. Des vitrines volèrent en éclats, des boyaux d'incendie servirent paradoxalement d'allume-feu. La fête tournait à l'émeute. Le conducteur d'une ambulance du Service de police de la Communauté urbaine de Montréal, sirène au plafond, tenta de contourner un cordon de joyeux drilles

qui dansaient au milieu de l'intersection Peel et Sainte-Catherine. Pour faciliter son passage, des policiers essayèrent d'ouvrir une brèche à coups de matraque.

– J'te l'avais dit que la soirée serait pas reposante! dit l'ambulancier à son confrère qui tenait le volant en mâchant nerveusement sa Chicklets.

– Ôtez-vous, ma bande de pas bons! cracha le conducteur.

Une brique frappa violemment le pare-brise de l'ambulance qui dérapa en direction des policiers. Mais le conducteur, qui avait fait ses classes à l'école de pilotage de Jim Russell, les évita de justesse, si bien que le camion traversa miraculeusement les manifestants pour se retrouver en dehors du périmètre névralgique. Tout en poursuivant sa route, le chauffeur baissa sa fenêtre pour respirer et cracher sa gomme à mâcher.

– Bravo Jean-Paul! T'es un vrai Gilles Villeneuve. J'vais m'en souvenir de ce samedi 24 mai 86! souffla le jeune technicien ambulancier en s'essuyant le front.

– Tu sais que je l'ai connu sur la piste à Tremblant? Nos femmes promenaient nos garçons dans les poussettes pendant que Gilles et moi, on courait comme des malades. Y est mort trop jeune! Ça fait déjà quatre ans... Allez! Cramponne-toi, mon homme, parce qu'y faut sauver la personne en détresse respiratoire au Reine Elizabeth.

Le temps était particulièrement doux sur la terrasse surplombant le fleuve Saint-Laurent. Les congressistes admiraient la voûte étoilée en sirotant les digestifs offerts par une compagnie pharmaceutique européenne qui reluquait le marché canadien. Le

symposium médical s'était officiellement ouvert lors du dîner de gala dans la salle à manger du Manoir Richelieu quelques heures plus tôt. Médecins, chirurgiens et chercheurs provenant de pays francophones s'étaient donné rendez-vous dans le joli coin bucolique de la Malbaie dans la région de Charlevoix.

Si le centre-ville de Montréal était pris d'assaut par les émeutiers, il y avait également de la houle à l'entrée du Manoir depuis sa réouverture six jours plus tôt. Devant la non-reconnaissance du syndicat des employés de l'hôtel par le nouveau propriétaire Raymond Malenfant, les anciens travailleurs manifestaient ponctuellement leur colère, et ce, surtout lorsque les nouveaux employés non syndiqués franchissaient le cordon de police. Les organisateurs québécois regrettaient maintenant leur choix car le service hôtelier cafouillait drôlement. Accueil glacial, confusion dans l'attribution des chambres, serviettes de bain manquantes, buffet maigrichon et, au repas d'ouverture, des cailles raides de peur et ratatinées. Pour calmer la grogne des confrères insatisfaits, le docteur Claude Sauvé avait brassé in extremis un sucre à la crème riche à souhait dans les cuisines du Manoir et en avait offert personnellement à chaque table au café-dessert. Comme il approchait de celle de la délégation française qui ressemblait plutôt à un iceberg encerclé de pingouins statufiés, une jolie blonde s'était levée de table en tendant la main au serveur improvisé.

– Tu ne me reconnais pas ?

Ils étaient maintenant sur la terrasse et dégustaient un cognac en se remémorant leurs rencontres passées. Marjorie Carrière avait rajeuni d'au moins vingt ans avec sa chevelure passée du roux flamboyant au blond platine et vêtue d'une robe rouge moulante au décolleté vertigineux, telle une vitrine laissant voir sa spectaculaire augmentation mammaire. L'endocrinologue parisienne était plus sexy que jamais. Une femme mature dans un corps taillé au scalpel. De la haute couture chirurgicale. En voyant le regard de Claude hypnotisé pour ne pas dire ensorcelé par les mamelons en érection qui pointaient coquinement sous la création

Givenchy, la spécialiste sentit qu'elle marquait des points, enfin. Elle l'avait dans la peau depuis leur toute première rencontre à Paris en 1975 alors qu'il en pinçait pour cette actrice de théâtre. Mais ce soir, le médecin québécois craquait délicieusement pour elle. Et elle allait savourer ce moment de victoire jusqu'à l'extase. Ses cheveux grisonnants, son sourire charmeur et son regard concupiscent lui donnaient un look de fauve en rut carrément irrésistible. Marjorie se pencha vers lui en offrant sa poitrine qui dégageait un parfum capiteux et sensuel.

– *Chanel n° 5* ? demanda-t-il, les yeux toujours rivés sur la tentation.

– *Niki de Saint-Phalle* ! souffla-t-elle. Une sculptrice française hallucinante. Le parfum porte son nom. Le bouchon du flacon « First Edition » est en forme de deux serpents enlacés...

Il ne pouvait plus rester assis sur la chaise Adirondack tant son pantalon allait exploser. Il se leva d'un bond et sans dire un mot, il entraîna la triomphante séductrice derrière un sapin situé sur le par 3 du golf devant le fleuve. Il l'embrassa fougueusement et fit glisser la fermeture éclair de la robe en plongeant ses mains avides jusqu'aux reins cambrés. Puis, il empoigna les fesses rondes et fraîches de la belle provocante en léchant sa poitrine généreuse et parfumée.

– Tu goûtes tellement bon ! échappa-t-il, le nez enfoui entre ses seins.

– Meilleur que ton sucre du pays ?

– Aucune comparaison !

– Je parlais de ton actrice... Kateri... C'était bien son nom ?

La célèbre suite 1742 de l'hôtel montréalais ne ressemblait en rien au bed-in du couple Lennon et Ono pour la paix dix-sept ans plus tôt, pratiquement jour pour jour. John Lennon et sa femme Yoko Ono, refoulés à la frontière américaine, s'y étaient installés du 26 mai au 2 juin 1969. Dans la mouvance des protestations contre la guerre du Vietnam, le prolifique musicien avait composé la chanson *Give Peace a Chance* et le producteur de disque André Perry l'avait enregistrée sur place.

La soirée de bal des finissantes du Collège Regina Assumpta avait pris une tournure dramatique quelques heures après que les filles eurent entraîné leurs escortes dans la fameuse chambre du Reine Elizabeth. On était loin du *flower power* de l'époque aux effluves de patchouli et gros pétards roulés dans des feuilles à l'effigie du drapeau américain.

Il y régnait la confusion la plus totale. Les lauréates en robe longue et pieds nus allaient et venaient dans la chambre comme des poules pas de tête, toutes aussi hystériques les unes que les autres. Les garçons avaient déserté lorsque la jeune femme s'était effondrée dans la salle de bain. Tous, y compris le copain de celle-ci. Armand Aubry l'avait transportée sur le lit et s'était éclipsé quelques minutes avant l'arrivée des ambulanciers. Le grand blond aux cheveux ondulés et aux yeux verts émeraude avait eu intérêt à fuir les lieux. Le jeune revendeur aux poches pleines de came connaissait les conséquences de la possession de drogue dure. Et il était déjà fiché depuis sa première comparution au tribunal de la jeunesse deux ans auparavant.

Après avoir pris les premiers signes vitaux, les techniciens ambulanciers déballèrent leur fourbi pendant que les copines affolées posaient des questions en rafale tel un scrum à l'assemblée nationale.

- Est-elle morte, docteur ?
- Tête de nœud, c'est un ambulancier !

– Tête de lard toi-même! Tu ne vois pas qu’il a un stéthoscope et une petite valise comme mon père! C’est tout comme! Va-t-elle s’en sortir? Est-ce qu’elle respire? Elle ne sait jamais quand s’arrêter!

– Tu vas te taire, espèce de grosse trappe!

– Grosse toi-même!

La jeune femme qui avait coiffé toutes ses camarades de classe avec une note exceptionnelle de 99,5 %, gisait sur le lit dans un froufrou de dentelles rose fuchsia, de soie grège et de paillettes multicolores.

– Qu’est-ce que la jeune fille a ingurgité? Fumé? Sniffé? demanda Jean-Paul Sarrazin tout en sortant une seringue et une fiole de sa trousse.

Silence total. Les poules de basse-cour en robe du soir devinrent subitement aphones. Mais devant le regard insistant du policier ambulancier, elles énumérèrent à voix basse, comme une prière, un chapelet d’alcools variés et de cocktails stupéfiants.

– Champagne... vin rouge... et aussi du vin blanc... téquila... cocaïne... quelques shooters... et je n’en suis pas certaine, mais il me semble que c’était un buvard d’acide.

– Ok! Elle respire, son pouls est faible mais il n’est pas trop tard.

Il donna rapidement l’injection de narcan, un puissant antidote contre la prise de narcotiques et qui agit comme un électrochoc. Sarrazin releva la tête en prévenant les demoiselles.

– Dans trente secondes, les battements de son cœur passeront de 60 à 200! Je vous préviens, le bad trip n’est pas un cadeau! Quel est son nom?

– Angélique... Angélique Coulombe-Sauvé.

* * *

Cela faisait maintenant cinq ans que Kateri avait racheté la boîte de production de l'horrible Michel Binette, condamné pour le meurtre de la jeune comédienne Juliette Montreuil. La négociation avait été bouclée rapidement et l'achat payé comptant grâce au montant obtenu de la vente de sa maison rue Grande-Allée à Ahuntsic. Un montant judicieusement placé par son mari et qui avait rapporté une jolie somme. La comédienne et productrice avait profité de cette transaction inespérée pour restructurer la boîte et le personnel, mais surtout pour changer de lieu et s'établir loin du Vieux-Montréal. Loin des mauvais souvenirs.

Un allié de taille s'était joint comme associé à la maison de production ayant désormais pignon sur la rue Saint-Laurent près de l'avenue Mont-Royal, son agent Dominique Jarry. Il avait été de bon conseil et assurait le casting pour différents projets de télé, de cinéma ou de théâtre et même pour des productions commerciales de certains messages publicitaires. La femme d'affaires avait baptisé sa nouvelle acquisition CK Productions. Il était loin le temps où ses copines de classe se moquaient d'elle en criant KC. La petite fille de la rue de l'Étoile à Laval-des-Rapides était devenue prospère, une actrice brillante, mais par-dessus tout, une productrice habile et surprenante. En quelques années seulement, elle avait enchaîné succès après succès tant au petit écran comme comédienne qu'à titre de productrice déléguée dans divers projets.

Sa vie professionnelle était devenue désormais le centre de sa vie et de ses préoccupations au détriment de sa vie familiale qui en subissait les conséquences. Pendant les deux premières années à la tête de sa compagnie, son mari toujours actif à la clinique, avait tenté de gérer la crise d'adolescence de leur fille tout en veillant à la gestion des propriétés, celle de Laval et la maison de campagne à Morin-Heights. Quant à leur fille, première de classe, elle menait un business très lucratif en vendant des bijoux et des

écharpes de sa confection aux copines du collège. Mais ses revenus d'appoint servaient surtout à l'achat de substances essentielles à la création, avait-elle avoué à son père lorsqu'il avait découvert le pot aux roses. Il lui avait fait promettre de cesser toute consommation sous peine de tout révéler à sa mère. Puis, ce fut une première fugue en compagnie d'un garçon qui fréquentait le Collège Brébeuf. Enfin, un premier sevrage dû à l'abus de cocaïne et d'amphétamines. À Morin-Heights, loin des tentations et des mauvaises influences. Seule avec un père aux petits soins pendant que sa femme était à Toronto pour une coproduction cinématographique. Une torture abominable pendant un congé de l'Action de grâces. Angélique avait quinze ans.

Deux ans plus tard, le couple vendait la maison lavalloise pour se porter acquéreur d'un luxueux penthouse rue Bernard à Outremont. Kateri avait tellement insisté pour se rapprocher de son lieu de travail, mais c'est alors que tout bascula. Claude n'aimait pas leur nouveau style de vie planté dans un décor moderne et froid et se réfugiait souvent seul à la campagne comme un ours en hibernation, rarement suivi par Angélique et Kateri. Sa femme travaillait pratiquement sept jours sur sept et leur fille préférait les nouveaux copains et les sorties en discothèque même si elle n'avait pas l'âge requis. Comme les femmes de sa vie s'éloignaient de lui, l'une pour le boulot et l'autre pour fuir la surveillance paternelle, Claude décida de s'investir à son tour au sein du Collège des médecins en organisant des colloques et en participant le plus souvent possible à des rencontres internationales aux quatre coins du globe.

– Kat chérie, tu aurais besoin de vacances! T'as le teint aussi vert qu'une olive Gattuso même pas farcie! tonna Dominique en rangeant une pile de feuilles de casting dans le classeur.

Il s'approcha de Kateri qui avait toujours le nez scotché devant son écran d'ordinateur Macintosh. La patronne de la boîte s'était fait couper les cheveux très courts, à la garçonne. La solution idéale qui ne demandait qu'une larme de gel et un peu de doigté

pour sculpter les bouts de cheveux à sa guise. Pratique, rapide et pas de perte de temps chez son coiffeur Pablo. La productrice était à des lunes de la mode des cheveux crêpés et frisés comme ceux des vedettes de la série américaine *Dynastie*. Elle avait encore perdu quelques kilos depuis qu'elle s'entêtait à suivre toutes sortes de diètes farfelues. Et même si sa vue était parfaite, elle portait de jolies lunettes noires Dior qui masquaient ses yeux fatigués.

– Tu ne te rends pas compte qu'il est plus de vingt-trois heures! Tu m'obliges à rester près de toi un samedi soir alors que je pourrais draguer de jeunes éphèbes dans le quartier gai. Pourquoi n'as-tu pas profité d'un petit congé bien mérité dans Charlevoix? Je t'aime, Kat chérie, mais je ne suis pas ton mari enfin! La boîte tourne bien, les clients sont satisfaits, les contrats déboulent à tes pieds comme les pommes à l'automne. Regarde-moi. Que se passe-t-il? Tu as changé, ma belle Kat...

– Tu peux bien parler, tu fumes comme une cheminée encrassée! Tu tousses comme si tes poumons allaient exploser. Si j'ai le teint olive, tu vires au vert de gris! Est-ce que tu t'es pesé dernièrement? Tu flottes carrément dans ton pantalon. Et puis cesse de m'appeler Kat! Je ne suis pas un chat, encore moins une de tes tablettes de chocolat que tu bouffes comme je respire!

– Je préfère mes KitKat à tes régimes à la con! Que des pamplemousses pendant une semaine, y a de quoi avoir de l'urticaire!

– Occupe-toi du casting pour la campagne de l'Oréal et fiche-moi la paix!

Dominique Jarry se pencha vers elle et lui plaqua une bise sonore sur la joue. Il l'aimait tant, sa belle actrice, surtout depuis qu'elle lui avait offert d'être son bras droit. Il avait eu besoin de ce changement d'air car il avait été durement éprouvé durant cette période de transition. L'agent d'artistes avait subitement perdu sa mère quelques jours avant le déménagement boulevard Saint-Laurent. Il était dorénavant orphelin, sans famille et sans amant.

Il n'avait que sa Kateri chérie et il s'inquiétait drôlement pour elle, mais aussi pour sa fille et son mari placés sur la voie d'évitement.

– Il n'y a pas que le boulot dans la vie. L'été approche. Je te suggère de fermer la maison de prod pendant les vacances de la construction... Ne proteste pas ! Tu peux te le permettre ! Installe-toi à la campagne pour faire le plein d'énergie et d'amour auprès du beau Claude et de votre petit ange.

Il l'avait suivie pratiquement jusqu'à sa chambre d'hôtel, mais avait tourné les talons avant même d'y pénétrer. En s'excusant comme un gamin fautif d'avoir touché l'interdit. Un corps de femelle en chaleur qui avait réveillé en lui une sensualité bestiale endormie par les dernières années de panne sèche, de relations conjugales à la va-vite, espacées, sans piquant. L'âge et la prise de médicaments avaient aussi affaibli sa capacité érectile et sa libido tournait de l'œil. La routine s'était installée entre lui et sa femme de moins en moins présente. Après sa fille, c'était à son tour d'être en manque. En manque de chair, de caresses et de jouissances. Il avait failli s'abandonner dans les bras de cette collègue encore plus désirable que sa propre femme. Il n'aurait eu qu'à franchir le seuil de la chambre de la spécialiste des glandes sexuelles. Un pas seulement pour enfin atteindre l'orgasme et assouvir ses désirs réprimés. Mais son cœur, qui battait comme un déchaîné, avait sonné l'alarme. Il était moins une. Il aurait commis une trahison impardonnable. Il aimait encore sa femme, son envoûtante devenue fantôme dans leur maison de rêve, dans ce fichu appartement qu'il comparait à une cage à poules de luxe. Tout en regagnant sa chambre, il comprit que Marjorie avait appuyé sans le vouloir sur le mauvais bouton. Elle avait prononcé le mot de trop. Le prénom de sa femme qui résonnait encore dans sa tête comme un bourdon dans une ruche.

Claude souriait maintenant, satisfait de ne pas être tombé dans le piège. Il n'avait qu'une seule idée en tête, appeler sa femme sur-le-champ et lui dire qu'il l'aimait, qu'il s'ennuyait d'elle et qu'il avait hâte de la retrouver. Si elle n'était plus à son bureau, il pourrait facilement la joindre au numéro de téléphone de son appareil Motorola nouvellement installé dans sa rutilante Porsche Carrera. Une révolution dans le domaine des communications que la productrice s'était empressée d'acheter moyennant cinq mille dollars plus les frais mensuels de cent cinquante dollars. Un luxe réservé à l'élite fortunée et à la clientèle d'affaires.

En entrant dans la chambre, il remarqua le voyant rouge du téléphone qui clignotait et décrocha aussitôt le combiné pour appeler la réception.

– Oui, docteur Sauvé, un message de l'hôpital St-Luc à Montréal.

– Pardon ? Qui a appelé ?

– Je l'ignore, monsieur. La personne ne s'est pas identifiée.

Claude reçut un coup au cœur en pensant à sa femme. Un accident ? Elle conduisait tellement vite... Il voyait sa propre fille victime d'un accident fatal. « Mon Dieu, épargnez-moi ! »

– Monsieur... vous êtes toujours là ? demanda la réceptionniste.

– Pardon mademoiselle. Quel est le message s'il vous plaît ?

– Vous devez appeler l'hôpital St-Luc.

– C'est tout ?

– Je crois qu'il s'agit de votre fille à l'urgence. Je peux composer le numéro pour vous et transférer l'appel à votre chambre.

– Merci, mademoiselle.

Il raccrocha tout en s'asseyant sur le bord du lit. « Non ! Pas encore ! » pensa-t-il.

Il hésitait maintenant à joindre sa femme pour ne pas l'affoler, pour la protéger. Il attendrait de parler à un médecin de l'hôpital avant d'alerter Kateri. Surtout qu'elle n'avait jamais été au courant de la consommation abusive de leur fille. C'était leur secret entre Angélique et lui. Il pensait pourtant avoir réussi, il avait cru en elle jusqu'à maintenant. Son cœur de père était démolé. Après le décès de sa propre fille, il était impensable d'échouer une seconde fois ! Il était déçu, amer mais c'est l'inquiétude qui l'emportait. Car il ne savait pas ce qu'elle avait consommé.

Le téléphone sonna et il décrocha fébrilement. Après qu'il eut enfin parlé à l'urgentologue qui le renseigna sur l'état de santé de sa fille qui allait subir un lavage d'estomac, il composa le numéro de chambre de son confrère qui organisait le symposium.

– Je pars pour Montréal à l'instant. Non, rien de grave... enfin si... ma fille est hospitalisée. Un empoisonnement alimentaire. Tu m'excuseras auprès du comité. Merci Lucien !

Tout en faisant sa valise, Claude se sentit doublement coupable envers sa femme. Coupable de ne pas l'avoir informée concernant leur fille, mais aussi d'avoir frôlé l'adultère. Il ressentait plus que jamais le besoin de se vider le cœur et de faire le point avec elle. Et cela, il préférerait le faire en personne et non au téléphone. Une bonne discussion s'imposait. Ils s'étaient éloignés l'un de l'autre au fil de ces six dernières années, mais il n'était pas trop tard pour se retrouver à nouveau, comme avant. Amoureux fous, partageant les joies comme les peines et surmontant ensemble les difficultés de la vie.

Il remit la clé de sa chambre à la réception en remerciant la préposée d'avoir pris l'initiative d'appeler l'hôpital pour lui. Il régla la note et sortit rapidement en direction de sa voiture. Le médecin se sentait déjà plus léger, comme si le poids de ses culpabilités disparaissait à chaque enjambée. Il avait pris les bonnes

décisions. Confronter Angélique une fois pour toutes et reconquérir la femme de sa vie.

* * *

Tout en remontant le boulevard Saint-Laurent au volant de sa Porsche, Kateri repensait à ce que lui avait dit Dominique dans son bureau. « Count your blessings! Pense à tout ce que tu as et non à ce que tu pourrais obtenir! À trop courir de lièvres à la fois, on finit par en perdre en chemin. Tu as un mari adorable, une fille exceptionnellement brillante, une boîte qui roule pratiquement sur l'or, un magnifique condo et la maison de campagne rêvée, la Porsche de l'année et le cellulaire itou! Des fringues pour habiller tout un peuple en Amazonie et je parie que tu possèdes presque autant de godasses qu'Imelda Marcos. »

« Cher Dominique! Il exagère toujours! Mais il a oublié de mentionner aussi mes bons amis. Pablo mon coiffeur, l'ancien amant de mon ex-mari Tony décédé si jeune... et puis sa sœur Gabriella Calendriello que j'adore. Mais par-dessus tout, lui, mon Dominique, mon bras droit et confident qui a tant gardé ma petite et qu'il aime comme si elle était sa propre fille... et puis Claude, Angélique... pourquoi ai-je l'impression qu'ils sont à des années-lumière de moi? Non, espèce de folle! C'est toi-même qui cavales loin d'eux! Tu les as carrément écartés de ta route vers le succès, la gloire, la reconnaissance... Et je me sens si seule en ce moment! Comme une sortie de scène où l'on se retrouve dans une loge froide et impersonnelle. Seule après avoir tout donné. »

Elle stationna sa voiture à sa place habituelle dans le garage de l'immeuble et prit l'ascenseur jusqu'au dernier étage. En entrant dans le penthouse, elle voulut composer le numéro de code pour désactiver le système d'alarme, mais celui-ci n'était pas armé. Encore une fois, Angélique avait dû oublier... Elle regarda l'heure et se rappela que sa fille et ses copines de graduation restaient au

Reine Elizabeth pour la nuit. Elle décrocha le combiné et composa le numéro du Manoir Richelieu.

– Bonsoir monsieur. Je voudrais la chambre 317 s’il vous plaît. Merci!

Elle retira ses escarpins Dior puis se regarda dans le miroir au-dessus de la table-console en verre biseauté. L’image qu’elle voyait ne lui plaisait plus. Ses cheveux trop courts, sans éclat, lui donnaient effectivement un teint verdâtre, et ces rides aux coins des yeux qu’elle n’avait pas remarquées jusqu’à maintenant, et puis celles, plus profondes, entre les sourcils et sur le front...

«Et puis Claude qui ne décroche pas! Il n’est pas dans sa chambre? Enfin où est-il passé à une heure du matin!»

Elle recomposa le numéro pour joindre la réception de l’hôtel.

– Je m’excuse, mais je viens d’appeler à l’instant. J’ai demandé la chambre 317. Vous avez bien fait le transfert d’appel à la bonne chambre?

– Oui mademoiselle, répondit sèchement le réceptionniste.

– Madame! Dites-moi, est-ce qu’il y aurait encore une réunion de médecins, de spécialistes à cette heure avancée?

– J’sais pas... je transfère l’appel à nouveau, ma p’tite dame?

– Laissez faire, mon p’tit monsieur! riposta-t-elle sur le même ton.

La productrice raccrocha rageusement. Elle détestait ces familiarités et ce tutoiement à gogo qui devenait de plus en plus envahissant dans la province. Elle était aussi inquiète, mais surtout perplexe. Pourquoi son mari n’était-il pas dans sa chambre? Où était-il? Avec qui était-il? Une pointe de jalousie transperça son cœur. Cela faisait tellement longtemps qu’ils n’avaient pas eu de relations intimes. Ils se voyaient à peine. À quand remontait leur

dernier dîner en famille ? Une sortie au cinéma ? Un barbecue à la campagne ? Une virée sur le lac en pédalo ? Les moments tendres et les fous rires avaient disparu dans le tourbillon effréné qu'elle s'était imposé en reprenant la boîte de production.

– Six ans déjà ! C'est complètement absurde ! se dit-elle en se regardant à nouveau dans le miroir.

Cette fois, des larmes glissaient sur ses joues pâles et creuses. Elle ne se reconnaissait plus. Elle n'était plus la femme ultrasexy qui carburait aux caresses de son époux. Le boulot avait pris toute la place dans sa tête et dans son cœur. La femme d'affaires s'en voulait maintenant d'avoir délaissé ses deux amours pendant tout ce temps et la colère monta en elle. Son agent et bras droit avait raison. Un temps d'arrêt était essentiel à la survie de son couple, de sa famille. Mais n'était-il pas déjà trop tard ?

* * *

Il fit glisser le rideau qui encerclait le lit d'hôpital. Elle était étendue et semblait dormir, mais elle sortit son bras de sous la couverture en finette et sa main toucha délicatement la chemise de coton légèrement humide.

– Papa...

– Comment as-tu deviné ?

– Ton eau de toilette... souffla Angélique, les yeux toujours fermés. Et tu portes ta chemise à carreaux bleus et blancs qui te va si bien au teint, qui allume tes yeux et te donne un air coquin.

Claude s'approcha de sa fille et l'embrassa tendrement sur le front.

– Tu pleures ? Je m'excuse papa... J'ai trahi mon serment. Celui de ne plus jamais retoucher à...

– Chut... repose-toi, ma petite perle, et nous parlerons de tout cela lorsque tu seras de retour à la maison. Pourquoi n'ouvres-tu pas tes beaux yeux bleus ?

Le visage émacié dû au lavage gastrique, les cheveux collés sur l'oreiller et les lèvres craquelées par la déshydratation, Angélique n'osait pas regarder son père. Elle avait tellement honte de s'être encore une fois laissé happer par ce démon irrésistible. D'avoir trahi celui qui croyait en elle, qui l'avait épaulée pendant trois longues journées de sevrage somme toute faciles comparativement à ce qu'elle venait de vivre. Cette fois-ci, le réveil avait été brutal et atroce. Elle était passée de l'euphorie du nirvana à la descente aux enfers du traitement de choc, abominable, interminable, inhumain. Elle avait craché un magma de lave de ses entrailles en combustion après avoir ingurgité un liquide à base de charbon activé.

Le médecin en avait déjà vu d'autres dans sa pratique en plus de quarante ans, mais cette fois, c'était le père qui était durement touché à la vue de sa fille adoptive. Celle de Luc et Denise Coulombe, décédés dans un horrible accident de la route avec leurs deux garçons. Seule leur petite Angélique avait survécu. Une adorable enfant que l'autre frère de Kateri avait adoptée. Son cher Jean qu'il avait aimé plus qu'un beau-fils. Disparu lui aussi ainsi que sa femme Jeannine, sa seule fille qu'il a mal aimée, mal comprise et bêtement délaissée, aveuglé par son adoration, son souffle, sa raison de vivre. Aveuglé par son envoûtante. Serait-ce un juste retour des choses s'il devait à son tour être largué par sa femme et qu'il perde cette fois, pour de bon, son petit ange aux prises avec une dépendance de plus en plus évidente ?

– Pourquoi, Angélique ? Pourquoi ? Je veux que tu me regardes. Ne fuis pas, ni mon regard ni celui de ta mère...

– Je sais qu'elle n'est pas avec toi. J'aurais également senti son parfum... Est-elle au courant ? demanda la jeune fille, les yeux toujours fermés.

TOME 2

Fille adoptive de Kateri, Angélique rêve d'être la nouvelle Chanel. Assoiffée de réussite, elle ne tarde pas à devenir une figure de proue de la haute couture. Triomphes et revers de fortune jalonnent le parcours glamour de la designer avant qu'elle ne rencontre l'homme de sa vie. Le bonheur ne suffit cependant pas à protéger Angélique des tentations. L'alcool et la cocaïne aidant, elle risque de perdre ses repères et de s'éloigner de ses racines. Le matin du 11 septembre 2001, ignorant qu'une page d'histoire s'apprête à se tourner, la jeune femme appelle son mari avant de prendre l'avion pour Los Angeles...

En quarante ans de carrière, Christine Lamers s'est révélée dans plusieurs rôles marquants. De l'horrible Jackie de L'Or du Temps à la douce Marisol, sans oublier la petite espiègle de Bobinette, elle incarne à elle seule toute une galerie de personnages tant à la scène qu'au petit écran. À titre d'animatrice, elle apparaît régulièrement à la télévision et à la radio. Depuis quelques années, elle explore le monde de l'écriture.



ISBN 978-2-924259-49-8



9 782924 259498